

# Notes sur la politesse et quelques autres sujets

Enikő SEPSI

## La messe en latin

Si Alain n'a pas à proprement parler de système philosophique ou métaphysique, certaines idées au cœur de sa pensée permettent de reconstituer un quasi-système à partir de ses écrits, qui reprennent souvent quelques termes et les élargissent peu à peu, comme la politesse, la volonté ou le corps. Alain tient à son maître Jules Lagneau, à Descartes, à Platon, à Kant<sup>1</sup>. Il repense la tradition philosophique, mais ne discute pas avec elle – puisque la tradition, pour lui, est chose et non idée. L'idée peut être tout à fait commune ; il la tient. L'essentiel n'est pas d'avoir une idée rare, mais de la tenir ; car revivre une pensée est plus que la redécouvrir.

La politesse, cette idée caractéristique de la civilisation néolatine et surtout française, est au centre de la pensée d'Alain – elle est son fondement et son résultat. Il lui consacre sous ce titre plusieurs « propos », dans le chapitre « Des cérémonies » de *81 chapitres sur l'esprit et les passions*, dans le recueil des *Propos sur le bonheur*, dans le *Système des Beaux-Arts*<sup>2</sup>, dans *Sentiments, passions et signes*<sup>3</sup>. L'idée qu'il s'en fait est voisine de celle de La Bruyère : « Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes<sup>4</sup>. »

La politesse pour Alain est « une maîtrise de soi<sup>5</sup> » dont l'exercice se conforme au lieu, au temps et aux coutumes. L'esprit ne suffit pas pour l'identifier, nous l'apprenons par

imitation. La politesse s'apprend comme la danse. Mais il faut arriver à danser sans raideur, et par conséquent sans peur : trop de passions, trop de force dans le moindre mouvement rendent un acte impoli<sup>6</sup>. La mesure, la règle et la politesse sont étroitement liées. Poésie et musique ont en commun la règle et le caractère mesuré ; toutes deux trouvent leur origine dans les cérémonies, « dont l'objet est plus étendu que de régler les plaisirs de la société<sup>7</sup> ». La meilleure image de la politesse est donc la messe en latin, où les fidèles accordent leurs mouvements à ceux des autres, sans comprendre le texte : « On ne comprend rien du tout à la messe tant qu'on espère y comprendre quelque chose ; et c'est une grande leçon de politesse que ce latin, que nul ne comprend<sup>8</sup>. » La messe est « le moment de la concorde » ; et « toute conversation polie est donc une messe en latin ». Cette comparaison est celle qui éclaire le mieux la fonction de la politesse, qui est de « faire société » – physiologiquement, comme une forme suprême de charité. Alain va jusqu'à dire que la politesse est un grand mystère : « c'est peut-être l'art des signes, sans pensée aucune<sup>9</sup> » – tout comme la pure imagination.

C'est depuis la politesse qu'est possible la pensée, parce que la politesse est un système de civilisation, c'est-à-dire un ensemble organisé de bornes contre les passions. La passion est ici comprise dans le sens cartésien. Elle est un affect corporel devenu idée, et ce sont les rêves et les rêveries qui la nourrissent. Le rêve, aussi bien que l'imagination, vient d'une fausse perception. Il n'est autre qu'un jugement précoce porté sur nos impressions corporelles, une évocation instantanée des choses sur la base d'une fausse perception. La vraie perception ramène son objet dans les correspondances qui existent entre nos expériences. L'erreur ne se trouve pas dans l'apparence, mais dans le jugement faux porté sur cette apparence. Le but d'Alain est de débarrasser l'âme de ses illusions en contemplant les choses dans l'ordre des bons jugements ; c'est – pour le dire d'une manière bien abrégée – le principe même de son éthique. Le rôle du cérémonial, dont le caractère le plus abouti est

la politesse, est de « remédier aux improvisations déréglées qui caractérisent les passions », et, par là, « de fournir un objet en même temps qu'une règle aux jeux d'imagination solitaires, qui vont à l'égaré. [...] C'est par la pensée commune que chacun arrive à la pensée propre<sup>10</sup> ». L'art lui-même a pour origine le cérémonial, l'imitation réglée, « la sympathie composée qui est politesse ». Sans cela, il n'y a pas d'humanité à proprement parler, « mais bien l'animalité seule<sup>11</sup> ». Les textes d'Alain, surtout ses « propos », relèvent de ce cérémonial : regardons-les comme un exercice artistique de deux pages<sup>12</sup>.

### **Jules Lagneau**

Dans le vocabulaire de Jules Lagneau, le maître d'Alain, la pensée est le mot qui revient le plus souvent. Penser c'est juger, c'est-à-dire agir par principe et par règle. « La pensée pense toute chose comme mesurée ; la pensée est la mesureuse. L'audition de la musique nous donne conscience de ce pouvoir fondamental de la pensée. La musique, c'est de la pensée abstraite qui se réalise<sup>13</sup>. » Chez Alain, la politesse est la mesure même.

S'il y avait des substances chez Lagneau, assurément la pensée en serait une. Mais il n'y en a pas. Le terme de substance, l'un des plus dépréciatifs du vocabulaire de Lagneau, désigne la réification illusoire d'une abstraction. Par ce refus de la substance, Lagneau est bien de son temps. Méditant sur Spinoza, il en vient à dire que l'idée sous la forme de laquelle la vérité s'énonce le mieux est la substance unique, l'être en soi et par soi. Quand nous atteignons la vérité, il nous semble que nous ne faisons que saisir le lien de nécessité qui unit une pensée particulière à la pensée qui unit toutes les autres, donc à la substance unique et infinie. Mais pour Lagneau ce qu'éclaire par là Spinoza est seulement un aspect subordonné de la pensée : le fait que toute connaissance est dépendante et que la nécessité est la forme de la vérité. Mais la nécessité qui s'incarne en

substance est « une véritable illusion d'optique interne <sup>14</sup> ». C'est pourquoi Lagneau préfère employer l'expression de « sujet pensant », qui ne désigne pas un être substantiel, mais l'ensemble des principes qui relient à l'esprit les pensées empiriques. Le sujet pensant est le sentiment de cette liaison, la racine intérieure de la pensée <sup>15</sup> ; la pensée-acte et non la pensée-chose <sup>16</sup>. Pour désigner ce qui, dans le sujet pensant, se raccorde à la volonté libre, Lagneau utilise comme des synonymes le mot « âme » ou le mot « esprit ». L'esprit n'est pas une propriété de Dieu ou de l'homme : il traverse l'homme ou rejoint Dieu. L'esprit est ce qui pense, ce qui est pensé. Il est absolu parce qu'il est essentiellement acte <sup>17</sup> (l'acte désigne le mouvement de la pensée). L'être est un, et c'est la pensée qui le morcelle, étant insuffisante à l'exprimer. Le moi n'est qu'un moment transitoire de la pensée, son centre provisoire, son unité momentanée, et si l'on n'y prend garde, son mirage <sup>18</sup>. Si en effet c'est bien l'esprit universel qui est saisi dans la pensée et qui lui donne sa valeur, c'est que le moi n'est distingué de l'acte réflexif que par une opération logique et abstraite. Lagneau déclare que, lorsque le sentiment d'effort s'efface, il entraîne dans sa disparition le sentiment de volonté, si bien que seule demeure la pensée rationnelle avec ses caractères d'objectivité. La valeur est pour l'esprit genre de vie supérieur, manifestation du divin dans l'univers, et pour l'homme appel au devoir-être. La philosophie de Lagneau est plus une axiologie – une philosophie des valeurs – qu'un spiritualisme.

Il n'y a pas eu qu'Alain pour accorder une grande importance à la pensée de Jules Lagneau ; mentionnons aussi Jean Nabert, parmi d'autres <sup>19</sup>. On reconnaît dans la pensée de Lagneau la marque de la pensée grecque et des grands classiques (Descartes, Spinoza, Kant), mais celle des contemporains aussi, notamment Jules Lachelier.

## Alain critique

Il n'est pas facile de situer Alain parmi les courants littéraires et philosophiques de son époque. On le présente comme représentant tantôt de l'impressionnisme critique, tantôt de la critique de l'identification<sup>20</sup>. Le terme d'impressionnisme du point de vue de la critique littéraire est flou, mais il s'inscrit dans un débat précisément daté<sup>21</sup>. Dans ce sens, Alain n'est pas impressionniste. Mais, selon une acception plus large, cette tendance correspond à une position philosophique attribuée d'abord à Gorgias, à savoir que notre conscience ne perçoit pas le monde objectif et objectal. Dans le contexte de l'époque, ce subjectivisme critique peut être considéré comme une application du scepticisme français à la critique littéraire<sup>22</sup>. Remy de Gourmont, exigeant une parfaite disponibilité envers le caractère unique de chaque personnalité littéraire<sup>23</sup>, est proche de la critique d'identification de Du Bos, qui procède par « approximation », c'est-à-dire par une approche dont l'idéal serait l'assimilation. Parmi les collaborateurs de *La NRF* plusieurs participent de ce courant. La critique de Jacques Rivière, qui se concentre sur l'objet qu'elle se donne, se situe de ce côté, de même que l'adhésion admirative d'Alain.

L'union de l'âme et du corps dans une idée de la création artistique signifie aussi chez Alain, comme il l'écrit dans *l'Histoire de mes pensées*<sup>24</sup>, que l'homme, inscrivant sa forme dans ses œuvres, pense à partir de ses œuvres. L'attitude légitime vis-à-vis d'une telle création ne consiste pas à comprendre, ni à « approuver », mais bien plutôt à admirer : « C'est ainsi qu'en se soumettant sans réserve à une grande œuvre l'homme se retrouve indomptable et lui-même. C'est ainsi que se sème et se reproduit l'humanité, d'homme en homme<sup>25</sup>. »

En littérature, Alain admirait Stendhal, Balzac, Dickens, George Sand, Valéry et Mallarmé. Il n'aimait pas Flaubert ou Anatole France, dont l'influence selon lui conduisait à une perte du sens de la vie. Il écrit cependant : « L'esprit humain se forme non à choisir, mais à accepter ; non à

décider si une œuvre est belle, mais à réfléchir sur l'œuvre belle. Ainsi, en dépit de lieux communs trop évidents, il y a imprudence à vouloir juger par soi. C'est l'humanité qui pense<sup>26</sup>. » Dans un autre « propos » il constate que le jugement peut être formé par les œuvres mêmes : « Le jugement humain est errant et comme égaré s'il n'est formé par les œuvres<sup>27</sup>. » L'idée d'une communauté de politesse implique jusque dans la critique littéraire une visée téléologique de l'humanité partageant une même vue sur le monde des choses, débarrassée des passions de l'homme.

Alain nous préserve de l'erreur de voir dans les choses le reflet de notre âme et propose de les considérer comme un ensemble de faits en relation de cause à effet avec d'autres choses – le corps aussi étant une chose. Dans un « propos » intitulé « Le choix des mots », il distingue parmi les hommes le fou, le poète et le sage. Le fou est « le plus sincère des hommes, et même le plus vrai ; car, réduit à un état de passion pur, il traduit tout ce qui le traverse, et exprime ingénument ce qu'il est. [...] Par cet abandon à tout, il est comme ouvert à tous les vents ». Le sage est tout autre : « Il a juré de n'être que ce qu'il veut. Il choisit, ce qui est refuser. Il refuse d'être tout et de tout dire à la fois. » Entre ces deux extrêmes se trouve le poète :

Il veut être récepteur universel, mais sans perdre raison. C'est pourquoi il se règle, tout comme le savant, et se donne une loi. Mais au rebours du savant, il se règle en son propre corps. Il se donne un rythme, de marche, de respiration, de cœur, en accord avec le moment total ; mais un rythme juré. Il compte, et jure de bien compter<sup>28</sup>.

Le travail poétique est pour Alain d'abord corporel : le premier effet de l'imagination a toujours lieu dans le corps. La pure imagination est sans pensée. Alain prend l'exemple d'un rêve où le rêveur est en présence d'une exécution capitale, sans qu'il sache si c'est lui ou un autre, et sans même qu'il forme une opinion exprimable là-dessus ; seulement il sent une douleur aux vertèbres crâniennes<sup>29</sup>. La métaphore est la part du corps humain, elle approche

au plus près du malheur ; mais la sonorité et le rythme ne lui permettent pas de s'y jeter et d'y revenir<sup>30</sup>. La bonne poésie l'emporte ainsi, par sa mesure, sur l'imagination. Et la mesure, le rythme, la sonorité, ne sont autres qu'une forme de politesse.

## La réception hongroise d'Alain

La réception hongroise d'Alain est pour une part liée à l'établissement où j'enseigne, le Collegium Eötvös. Éducateur caractéristique de *La NRF*, Alain n'apparaît dans les pages de la revue hongroise *Nyugat*, fondée la même année que *La NRF*, que grâce à une longue étude publiée en 1929 par Aurélien Sauvageot, lecteur au Collegium Eötvös entre 1921 et 1931, et par ailleurs auteur d'un des meilleurs dictionnaires Hongrois-Français, Français-Hongrois. À l'époque où Sauvageot écrit son article de *Nyugat*, Alain est professeur de philosophie au Lycée Henri-IV à Paris, où il succède à Brunschvicg. Le titre de cette étude, « Un clerc fidèle : Alain », s'inscrit dans le contexte de *La Trahison des clercs* de Julien Benda. Le livre de Benda avait paru en 1927, deux ans avant l'étude de Sauvageot, un an après la publication des *Propos sur le bonheur* d'Alain. Le pamphlet de Benda avait inspiré en 1928 un écrit de Mihály Babits portant le même titre : selon Babits, l'indifférence d'esprit régnant en Europe était due à ce que les hommes d'esprit s'inclinaient devant les faits, si bien que la raison ne dominait ni ne jugeait les actes humains.

Sauvageot présente la pensée d'Alain comme une leçon de choses, une leçon sur les choses. Après un exposé dont la substance est tirée des textes *81 chapitres sur l'esprit et les passions* et *Les Idées et les âges*, Sauvageot conclut que la philosophie d'Alain est une politique au sens platonicien, une réflexion sur l'histoire de la société, sur les événements quotidiens ; elle est une évaluation des actes communautaires et individuels relatifs à la vie de la cité, évaluation qui ne procède pas d'une pensée normative<sup>31</sup>.

Mais, à part cette étude, la revue *Nyugat* ne fait aucune place aux textes d'Alain, auteur pourtant caractéristique de la rubrique « Chroniques » de *La NRF* pendant plus d'une décennie. Avec une étude de Katalin Kemény sur l'esthétique du moraliste, publiée en 1940<sup>32</sup>, ainsi qu'un article général de Nándor Szávai paru dans *Nagyvilág* en 1968<sup>33</sup>, la réception hongroise d'Alain reste très modeste jusqu'à nos jours.

La pensée d'Alain, héritier de Jules Lagneau, s'inscrit ainsi dans une lignée originale mais peu visible de la pensée européenne. Cette pensée engage l'être entier dans sa responsabilité vis-à-vis de sa propre liberté (face à l'autonomie qui est une illusion) et vis-à-vis de la cité. Cette responsabilité se comprend aussi dans le cadre de la politesse : Alain donne l'exemple de la coutume du duel, où une cérémonie règle les effets des passions, sous le regard de témoins. Il en tire argument pour condamner les états de guerre, dans lesquels il voit le plus frappant exemple de crime contre la politesse<sup>34</sup>.

Cette attention à la mesure fit d'Alain un maître mémorable aux yeux de ses disciples, qui lui rendirent hommage comme lui-même avait rendu hommage à son propre maître.

## Notes

1. Voir Robert Bourgne (éd.), *Alain, lecteur des philosophes de Platon à Marx*, actes du colloque de l'Institut Alain, avril 1986, Paris, Bordas, 1987 ; André Sernin, *Un sage dans la cité (1868-1951)*, Paris, Robert Laffont, 1985 ; André Maurois, « La rivière de la Flèche », *Mémoires*, Paris, Flammarion, 1970, p. 42-53.
2. « De la politesse », in *81 chapitres sur l'esprit et les passions*, « Livre septième », « Des cérémonies », *PS*, p. 1243-1245 ; « La politesse », in *Propos sur le bonheur*, p. 205-207 ; « De la politesse », in *Système des Beaux-Arts*, *AD*, p. 264-265 ; voir aussi « Du cérémonial », in *Système des Beaux-Arts*, *AD*, p. 241-243.
3. *Sentiments, passions et signes*, Paris, Gallimard, 1935, p. 190-192.
4. La Bruyère, *Les Caractères*, Paris, Le Livre de Poche, 1995, p. 240-241. Voici ce qui précède : « La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins



les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne [...].»

5. *Système des Beaux-Arts*, « De la politesse », AD, p. 264.

6. « La politesse », P1, p. 347.

7. « De la politesse », 81 chapitres sur l'esprit et les passions, PS, p. 1244.

8. Cité par Camille Pernot, *La Politesse et sa philosophie*, Paris, PUF, 1996, p. 213.

9. *Sentiments, passions et signes*, p. 191.

10. *Système des Beaux-Arts*, « Du cérémonial », AD, p. 242.

11. *Ibid.*

12. André Maurois, préfacier des *Propos*, va jusqu'à dire qu'il s'agit de poèmes en prose de deux pages (P1, p. vi). Alain tient à ce que la prose, différente des vers, rompe l'harmonie et nous réveille par chocs et dissonances.

13. Jules Lagneau, *Célèbres leçons et fragments*, Paris, PUF, 1950, p. 146, cité dans André Canivez, *Jules Lagneau, professeur et philosophe*, Strasbourg, Association des publications de la faculté des lettres de Strasbourg, 1965, p. 454.

14. J. Lagneau, Manuscrit Tisserand-Perrier, p. 101-102 ; repris dans J. Lagneau, *Écrits* [1924], rassemblés et publiés par Alain, avec le concours de Paul Desjardins, Union pour la Vérité, p. 302 ; rééd. sous le même titre, Paris, Éditions du Sandre, 2006, p. 203-204 : nous renvoyons à cette dernière édition ; cité dans A. Canivez, *Jules Lagneau, professeur et philosophe*, p. 455.

15. J. Lagneau, Fragment 19, *Écrits*, p. 203-204.

16. J. Lagneau, *Cahier Psychologie A*, p. 1 ; cité dans A. Canivez, *Jules Lagneau, professeur et philosophe*, p. 456.

17. J. Lagneau, *Écrits*, p. 199.

18. Euthyme Robef, *De l'analyse réflexive*, Jouve, 1925, p. 81. Fragments 2, 10 et 60 dans J. Lagneau, *Écrits*, p. 198, p. 200 et p. 220-223.

19. Voir Roberto Nebuloni, *Certezza e azione. La filosofia riflessiva in Lagneau e Nabert*, Vita e pensiero, Milan, Pubblicazioni della Università Cattolica, 1984.

20. Voir Gergely Angyalosi, « Ignotus avagy a kritikai impresszionizmus », *Kritikus határmezsgyén*, Debrecen, Csokonai Kiadó, 1999, p. 97 ; Pierre Brunel et Daniel Madelénat (éd.), *La Critique littéraire*, Paris, PUF, 1977, p. 74.
21. Le mot ne cesse de réapparaître entre 1885 et 1914 dans les discussions théoriques et notamment dans une polémique qui opposa Jules Lemaitre et Anatole France à Ferdinand Brunetière. Voir Anatole France, Préface de *La Vie littéraire*, III<sup>e</sup> série, *Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 7-8 ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, 2<sup>e</sup> série, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.
22. Gergely Angyalosi, « Ignotus avagy a kritikai impresszionizmus », p. 97.
23. Remy de Gourmont, Préface du *Livre des masques*, Paris, Mercure de France, 1896, p. 13.
24. *Histoire de mes pensées*, « Les idées et les âges », AD, p. 163.
25. *Propos de littérature*, Paris, Hartmann, 1934, p. 80.
26. *Ibid.*, p. 66.
27. *Ibid.*, p. 83.
28. *Ibid.*, p. 17.
29. *PI*, p. 466.
30. *Ibid.*
31. Aurélien Sauvageot, « Egy hű írástudó : Alain », *Nyugat*, 1929, t. I., p. 780.
32. Tiré à part de la revue *Esztétikai Szemle*, n<sup>o</sup> 1-2, 1940.
33. *Nagyvilág*, n<sup>o</sup> 9, p. 1379-1380.
34. Voir *Politique*, p. 144 ; voir aussi *81 chapitres sur l'esprit et les passions*, PS, p. 1244 : « Les guerres qui n'ont jamais de causes plus solides que les duels, seraient moins à redouter si le rôle du témoin ou négociateur était mieux compris. Mais ici les témoins veulent faire les braves aussi. Le mal vient de ce que l'on croit que les nations n'en viendront plus à se battre parce qu'elles sont trop familières et rapprochées. Voilà une belle raison, quand on voit que la plus intime familiarité entre deux êtres ne peut guère conserver la paix sans quelque contrainte de politesse. Il le faut pourtant, car à dire tout ce qu'on pense on dit plus qu'on ne pense. »